

## Le Canard.

MONTRÉAL, 18 Décembre 1880

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit centins par douzaine, payable tous les mois.

GODIN &amp; CIE.

Éditeurs-Propriétaires,  
No. 8 Rue St. Thérèse.

## Aux annonceurs.

Le Canard paraîtra Vendredi en huit pages afin de répondre à la demande des annonceurs. Avis aux intéressés. On recevra des annonces jusqu'à Mardi.

## CHRONIQUE.

OTTAWA, 13 Déc. 1880.

Mon cher Canard,—

Conformément à nos conventions, je me mets à l'œuvre pour t'écrire ma chronique parlementaire de la semaine. Je vais en cela imiter les grands journaux, avec cette différence toutefois que je ne te donnerai pas du réchauffé, rien que du réchauffé.

Le public croit généralement qu'il est très facile de rédiger un journal humoristique et de le rendre intéressant. C'est bien le cas de dire que la pratique est moins facile que la critique.

Si tu voulais imiter tes grands confrères, la besogne serait bien facile, et surtout bien courte. Ton rédacteur ferait du ventre, car il lui suffirait d'écrire une colonne d'injures à l'adresse de ses adversaires politiques, de traiter M. un tel de voleur et de faussaire, comme fait la *Patrie* de vendredi de la semaine dernière, et les quatre pages du gentil *Canard* seraient remplies d'un tour de main et de quelques coups de ciseaux.

Mais je m'aperçois que je m'éloigne de mon sujet. Revenons à nos moutons, sans allusion toutefois à la docte assemblée qui délibère actuellement sur les intérêts de la patrie.

\*\*\*

Tous nos députés sont arrivés dans la Capitale Fédérale. Ils paraissent bien portants, et plusieurs ont déjà attrapé le mal de cheveux.

Ton correspondant a parcouru les rues de Bytown, visité tous les hôtels, et c'est à peine s'il a trouvé une dizaine de rouges.

C'est tellement le cas que M. Sixte Coupal, dit *Larcine*, député de Napier ville, voulant faire une figure de rhétorique, a dit l'autre jour que l'opposition est *estropiée* (il voulait dire atrophiée, sans doute). A propos de mon ami Coupal, il est dans la désolation en voyant la session commencer sitôt, car, m'a-t-il déclaré ce matin, ma pro-

vision de chapeaux de paille me devient inutile, et les mites vont la ronger.

\*\*\*

Les rouges ont tenu dernièrement un simulacre de caucus. La Province de Québec y était représentée par quatre ou cinq *canayens*. Pas n'est besoin de dire que l'enthousiasme n'était pas très grand, et que toute l'assemblée a fait des pieds de nez à McKenzie.

\*\*\*

Tu vois, mon cher Canard, que cette correspondance est dans le genre. Si les lecteurs du *Nouveau-Monde* se plaignent que l'effet narcotique des articles de ce journal n'est pas assez fort pour provoquer l'assoupissement, je leur conseille d'avoir recours à ma correspondance.

Salut,

TAMERLAN.

## Sara Bernhardt et Tarte.

La correspondance suivante a été échangée entre Sara Bernhardt et M. Israël Tarte:

NEW YORK, 14 Déc., 1880.

Monsieur Israël Tarte,  
Quebec.

Monsieur,—

Comme je dois me rendre bientôt à Montréal, j'ai recours à vous pour m'informer si je dois aller à Québec.

En votre qualité de journaliste, je compte que vous vous ferez un plaisir de me renseigner sur la recette probable que je pourrais faire en allant passer deux soirées à Québec.

Je n'ai pas jugé à propos d'envoyer *Abbey* dans vos murs, car je considère, encore une fois, que comme journaliste vous saurez me renseigner sur les chances de réussite que je pourrais avoir dans votre ville.

J'attends une réponse immédiate, et je me souseris

Votre, etc.,

(Signé), SARA BERNHARDT.

RÉPONSE.

QUÉBEC, 17 Déc., 1880.

Malheureuse,—

Vous osez m'écrire! D'où vous vient cette audace? Ne savez-vous pas que je suis la sentinelle avancée qui garde le temple?

Misérable créature! indigne rejeton du peuple d'Israël! ne me connaissez-vous pas? Croyez-vous que je voudrais assister à vos représentations immorales? Si vous consentiez à jouer *Vil-dac*, le *Canada vengé*, ou quelques autres pièces du même genre, je vous permettrai de venir au Canada; sinon, vous êtes excommuniée d'avance. Vile créature que vous êtes, indigne de votre homonyme, la mère du grand Isaac, le père de la tribu d'ISRAËL.

Je sais bien que si vous venez à Montréal, vous allez trouver un grand nombre de libéraux et de mauvais catholiques pour vous admirer; mais je les saune d'avance. Anathème sur eux!

(Signé), ISRAËL.

On dit que Sara a bien ri de sa mé-

saventure, et qu'elle s'est demandée si les bureaux du *Canadien* ne sont pas une succursale de l'Asile de Beauport.

[Vraie copie]

TURLUTUTU.

## Une Scène Canayenne.

Madame Sanscartier a eu l'autre jour une *scrupé* des mieux conditionnées avec sa voisine, Madame Baptiste Perriche, sur la rue *Sidlam*. Cette chicane qui aurait pu avoir des suites fâcheuses, a eu lieu, non pas à propos de bottes, comme on dit, mais à propos de chapeaux.

Mais hâtons-nous de laisser parler nos héroïnes:

Mme. SANS-CARTIER.—Tiens, bonjour donc; comment ça va-t-y?

Mme. PERRICHE.—Aurte, et vou-?

Mme. SANS-CARTIER.—L'as trop mal. Vous avez ben un beau chapeau. Ça coûte-t-y cher, ça?

Mme. PERRICHE.—Je l'ai acheté sur la grand'rue St. Laurent.

Mme. SANS-CARTIER.—C'te bâte, en v'la t'y euec réponse.

Mme. PERRICHE.—Apprenez que les bêtes sont dans vot' peau, *pré dourouine* que vous êtes!

Mme. SANS-CARTIER.—Pas pus *dourouine* que vous. Moé, j'ai jamais couru les soldats \* \* \* \*

Eu ce moment la scène tourna au tragique. Les deux mégères se saisissent par le chignon et frappent à qui mieux mieux. La police intervint, et sépara les deux mégères, qui se retirèrent chacune emportant le chignon postiche de son ennemie.

K. ROSINE.

## Une Méprise.

Le docteur C...est un de nos bons amis.

Il désirait assister à la première représentation de *Iphigénie*, au Théâtre Français. Au contrôle, il ne restait plus un strapontin à louer.

Témoin de son embarras: Courez, lui dit-je, chez Mlle. D...—une des plus gracieuses pensionnaires de M. Perrin.—Recommandez-vous de moi, et vous obtiendrez vos places.

Il fit comme je lui disais.

Mlle. D...eut 'es places et les déposa chez la concierge d'un de nos amis communs, dont le domicile est voisin au théâtre.

Le soir, vers cinq heures, tel que cela avait été convenu, le Dr. C... envoya son domestique réclamer les deux fauteuils.

—Je viens chercher les deux fauteuils promis au docteur C...dit-il à la femme de chambre qui lui ouvrit la porte.

—Quels fauteuils?... Madame est sortie sans donner d'ordres.

—Cependant, c'est bien ici que mon maître m'envoie. Il m'a bien recommandé de lui rapporter les fauteuils; il en a besoin ce soir même.

—Nous connaissons, en effet, le docteur, mais je vous le répète, madame n'a pas laissé d'ordres; voyons cependant, si vous voulez. Peut-être dans l'appartement découvrirons-nous quelque dispositions qui nous feront reconnaître les fauteuils que vous cherchez.

—Nous les trouverons certainement. Ils doivent être sous enveloppe.

—Garçon, un petit verre! Prendriez-vous quelque chose?

—Je vois que vous êtes incorrigible...

—Mon cher père, dit Froissart en prenant la main à son père, vous me parlez souvent de la nature: elle n'a pas créé les petits verres, pour les jeter devant les pourceaux.

—La femme que vous allez épouser mérite tant d'égards...

—Voulez-vous lui donner un bon conseil? dit Aristide: engagez-la à ne pas m'épouser.

Le conseil ne cadrait pas du tout avec les projets du père Froissart, et voilà pourquoi il avait jusqu'ici tant ménagé son fils, mis tant de patience à lui parler à cette table d'estaminet, entre des pipes et beaucoup de petits verres.

—Quel jour vous présenterez-vous chez M. de Neuville?

—Dans quinze jours, lui dit Aristide en lançant en l'air les dominos, car il venait de perdre trente consommations du coup.

« Mon père, ajouta Aristide au vieux Froissart, si vous étiez mon ami, au lieu d'être mon père, je vous jetterais ce petit verre au visage. Vous m'avez fait perdre... Mais comme vous êtes mon père, je vais le boire à votre santé, en vous priant de le payer.

CE QUE RENFERMAIT LA CORBEILLE DE NOCES OFFERTE PAR ARISTIDE FROISSART À ADELIN DE NEUVILLETTE.

Il est essentiel de dire d'abord que le père Froissart, pendant les quinze jours qui suivirent sa visite à l'estaminet du *Cercle d'or*, ne put parvenir à rencontrer son fils, malgré ses infatigables perquisitions. Les nouveaux, les anciens logements furent inutilement fouillés; point d'Aristide. Les quinze jours s'écoulèrent, et il ne parut pas davantage. Désolé de ce contre-temps, le père Froissart n'alla pas moins chez M. de Neuville le jour convenu pour la rédaction du contrat; lui et son fils Aristide étaient attendus.

M. de Neuville, qui avait repris la poudre pour cette cérémonie, Madame de Neuville, toute parée dans le goût de Marie-Antoinette, et Adeline, vêtue simplement d'une robe de mousseline blanche, offraient la noble et touchante gravité commandée par le caractère de la journée. Ils se levèrent pour recevoir M. Froissart, qui les pria d'excuser son fils s'il n'était pas venu avec lui, mais il ne tarderait pas à paraître; le choix de quelques objets, destinés à combler la corbeille, motivait son absence.

« Que va-t-il arriver de tout ceci? pensait-il en donnant ces excuses aux Neuville. Il ne viendra pas, n'est caché dans quelque calé où il joue aux dominos. Je ne parviendrai jamais à mener à fin ce mariage.

A Continuer.

INDIGESTION.—La principale cause de l'énervement est l'indigestion, et cela provient de la faiblesse d'estomac. Personne ne peut jouir d'une bonne santé sans faire usage des Amers de Houlblon pour fortifier l'estomac, purifier le sang, tonifier en activité le foie et les reins, et chasser du système tout principe vicieux et nuisible.